

RILKE, VOYAGE AU PAYS DE L'ÂME

PIERRE LAMBLÉ

Les deux voyages accomplis par Rainer Maria Rilke en Russie, le premier du 25 avril au 18 juin 1899, le deuxième du 9 mai au 22 août 1900, ont joué un rôle fondamental dans la formation de sa poétique. Il s'est « littérairement » préparé à ces voyages par la lecture des grands « classiques » russes, aussi bien Tolstoï et Dostoïevski que les *Bylines*. Tchèque de langue allemande, Rilke se cherche une patrie, et avant même son premier voyage, c'est la Russie qu'il a élue. Initié à la culture russe par Lou Andréas-Salomé, il n'aborde pas ces deux voyages dans les mêmes conditions : lors de son premier séjour, Rilke ne parle pour ainsi dire pas un mot de russe ; il n'est qu'un témoin oculaire d'une réalité avec laquelle il lui est impossible d'entrer personnellement en contact. Par contre, pour son deuxième périple, Rilke s'est bien mieux préparé : il a mis à profit l'année écoulée pour se livrer « corps et âme ¹ » à l'étude de la langue et de la culture russe. Il est non seulement en état de comprendre ce qu'il entend, mais il pense maîtriser suffisamment bien le russe pour se lancer dans l'écriture de quelques poèmes dans cette langue. Cet éternel voyageur qui a fini par devenir un poète de langue française a d'abord tenté de s'appropriier la langue de Lermontov. Résultat : un ensemble de six poèmes auquel il faut ajouter deux fragments.

1. « Mit Leib und Seele », remarque de Frieda von Bülow, citée dans *Rilke und Russland, Briefe, Erinnerungen, Gedichte*, herausgegeben von Konstantin Asadowski, Insel Verlag, Frankfurt am Main, 1986, p. 26.

Nous donnons ici la traduction des poèmes en langue russe de R. M. Rilke ².

PREMIÈRE CHANSON

... Le soir. Au bord de la mer était assise
une jeune fille, telle une mère assise
auprès de son enfant. Elle chantait,
et maintenant elle écoute
sa respiration songeuse ;
voyant la paix et l'espérance
elle sourit :
non pas sourire – c'est une illumination,
la fête de son visage.

L'enfant de même que la mer
atteindra l'horizon et le ciel, -
ta fierté ou ton amertume
murmure ou silence.
Son rivage est tout ce que tu sais,
et t'asseoir, et attendre...
Et tu chantes une chanson
et en rien tu ne l'aides
ni à vivre, ni à être, ni à dormir.
29 novembre 1900, Chmargendorf

DEUXIÈME CHANSON

Je vais, je vais et toujours tout autour
il y a ta patrie, les venteux lointains,
je vais, je vais et j'ai oublié
qu'avant je connaissais d'autres pays.
Et maintenant combien sont loin de moi
les grands jours au bord de la mer du sud,
les douces nuits des crépuscules de mai ;
là-bas tout est désert et gai et voilà :
Dieu s'assombrit... le peuple souffrant
est venu à lui et l'a pris pour frère.
1^{er} décembre 1900

2. Texte original russe in *Rilke und Russland, Briefe, Erinnerungen, Gedichte*, herausgegeben von Konstantin Asadowski, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1986, p. 488 à 494.

INCENDIE

La blanche propriété dormait,
 et la télègue était partie
 dans la nuit, quelque part, Dieu sait où.
 La maison solitaire s'était fermée,
 le jardin avait bruit et remué :
 après la pluie il ne pouvait dormir.
 Le garçon regardait la nuit et les champs,
 et sans se presser s'envola
 entre nous, silencieuse
 une histoire inachevée.

Soudain elle se tut : le lointain brûlait,
 l'horizon s'embrase...
 Le garçon pensa : qu'il est dur de vivre.
 Pourquoi n'y a-t-il pas de salut ? –
 La terre regarda vers le ciel,
 comme assoiffée d'une réponse.
 5 décembre 1900

LE MATIN

Et te souviens-tu, comme les roses sont jeunes
 quand tu les vois le matin avant tous,
 tout est près de nous, au loin tout est bleu ciel,
 et nul n'a besoin du péché.
 Voici le premier jour, et nous nous sommes levés
 de la main de Dieu, où nous dormions –
 si longtemps – je ne puis le dire ;
 tout ce qui a eu lieu est devenu légende,
 et tout ce qui a été est si peu –,
 et maintenant nous devons commencer.
 Qu'advient-il ? ne t'inquiète pas,
 et n'aie pas peur de te perdre,
 car même la mort n'est qu'un prétexte ;
 que veux-tu encore comme réponse ?
 Il y aura des nuits pleines d'été
 et des jours d'une lumière resplendissante
 et nous serons et Dieu sera.
 6 décembre 1900

LE VISAGE

Si j'étais né simple paysan,
 alors j'aurais vécu avec un grand visage simple :

je n'aurais pas dénoncé par mes traits
 qu'il est dur de penser et ce qu'il ne faut pas dire...
 Et mes mains se seraient seulement remplies
 de mon amour et de ma patience, -
 mais le jour elles se seraient fermées sur le travail,
 la nuit les aurait verrouillées par la prière.
 Personne autour n'aurait su qui je suis.
 J'ai vieilli, et ma tête
 a nagé vers ma poitrine, en s'écoulant.
 Il semble qu'elle soit comme plus tendre.
 J'ai compris que le jour de la séparation est proche,
 et j'ai ouvert mes mains comme un livre
 et les ai posées toutes deux sur mes joues, ma bouche et mon front...
 Je les enlèverai vides, et les mettrai dans la tombe, -
 mais par mon visage mes petits-enfants apprendront
 tout ce que j'étais... mais cependant ce n'est pas *moi* ;
 sur ces traits la joie et la souffrance
 sont plus grandes et plus fortes que moi :
 voici, c'est le visage éternel de la peine.
 La nuit, 6 déc.

LE VIEUX

Tous sont aux champs ; la petite izba a déjà l'habitude
 de cette solitude, elle respire
 et douce comme une nounou apaise
 le calme cri de l'enfant qui pleure.
 Sur le fourneau, comme s'il dormait, le vieux était allongé,
 il pensait à ce qui n'est déjà plus, -
 et s'il avait parlé, il aurait été comme un poète.
 Mais il se tait. Dieu, donne-lui la paix.
 Et entre son cœur et sa bouche
 l'espace, la mer... déjà s'assombrit le sang
 et le bel et doux amour
 erre dans sa poitrine depuis plus de mille ans
 et n'a pas trouvé les lèvres -, et de nouveau
 il a appris qu'il n'est pas de salut,
 que la pauvre foule des mots fatigués
 est passée devant lui, étrangère, et s'en est allée vers le monde.
 Midi, 7 décembre 1900

[DEUX ÉBAUCHES DU 11 AVRIL 1901]

Je suis si fatigué du fardeau des jours douloureux
 la nuit vide des champs sans vent
 s'étend devant mes yeux silencieux.
 Mon cœur avait commencé comme un rossignol,

mais il ne put dire sa parole jusqu'au bout ;
maintenant j'entends mon silence –
il grandit comme l'angoisse dans la nuit
s'assombrit comme le dernier rôle
d'un enfant mourant et oublié.

Je suis si seul. Personne ne comprend
le silence : la voix de mes longs jours
et il n'y a pas de vent qui ouvre
le grand ciel de mes yeux.

Devant la fenêtre, le grand jour étranger
le bord de la ville ; quelque chose de grand
est couché et attend. Je pense : est-ce moi ?
Qu'est-ce que j'attends ? Et où est mon âme ?

*Université de Lille 3,
Département de littérature comparée*